

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Band: 62 (1958)

Artikel: Manifestation en l'honneur de Werner Renfer

Autor: Walzer, Pierre-Olivier / Rebetez, Ali

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-558740>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MANIFESTATION
EN L'HONNEUR DE
WERNER RENFER

LE 27 SEPTEMBRE 1958
A CORGÉMONT

WERNER RENFER

ET LE SCEAU D'ORIGINE

DISCOURS DE P. O. WALZER

L'apôtre Paul s'est plaint, dans une formule célèbre, de trouver deux hommes en lui. Quoique d'une autre manière, Werner Renfer a souffert lui aussi de ce singulier dédoublement. Il y avait en lui d'une part un être tendu vers les lointains horizons du monde, de la révolte, de la recherche, dévoré par cette « tentation de l'aventure » dont il a fait le thème d'un de ses livres, mais qui fut d'abord le thème constant de son existence. Il a succombé en effet au moins deux fois d'une façon caractérisée à cette tentation : le jour où il abandonna ses études d'ingénieur agronome à l'École polytechnique de Zurich pour tenter d'aller vivre de sa plume à Paris, et le jour où il abandonna Paris pour aller vivre d'amour et d'eau fraîche dans l'île du Levant, qu'il prenait pour un paradis. L'une et l'autre de ces aventures finirent très mal, mais il n'en reste pas moins que l'aventurier, chez Renfer, ne mourra jamais tout à fait. Le second homme que nous trouvons chez Renfer, c'est un poète mal guéri de cette tentation et qui, revenu au pays, est décidé à une sincère réconciliation. C'est sur cette terre, dans cette étroite province d'Erguel qu'il importe pour lui dorénavant non seulement de vivre, mais de trouver ses nourritures spirituelles. C'est cet homme-là qu'il convient donc aujourd'hui de célébrer dans son lieu d'origine, devant sa maison natale, sur laquelle une plaque va désormais rappeler que Werner Renfer était d'ici.

Cette appartenante terrienne, le poète n'en prit conscience que peu à peu, tout en vivant le drame du déraciné. Son hérité paysanne lui remonta alors à la tête et il comprit que de « secrètes correspondances relient les hommes à la terre qui les produit ». Dans une de ses chroniques, il nous met en garde contre la croyance que « la civilisation puisse détacher nos visages, nos corps du paysage où ils s'inscrivent, du pays où ils vivent ». Il ira même un peu trop loin assurément en affirmant « que l'esprit de telle courbe du nez, de tel pli des lèvres, de telle carrure de la mâchoire est exactement celui

qui se dégage ou qui flotte, ou qui enveloppe, les plis du terrain, le jet des arbres, le moutonnement des forêts, la chute des rochers sur la vallée. Même les lignes tracées par les rivières dans les champs, celles que font les oiseaux dans les airs, de toute la grâce ou la lourdeur de leur petit corps, celles qu'impriment sur le sol l'ombre d'un arbre ou la chute d'une feuille, correspondent aux lignes du visage, à la façon dont elles sont groupées ou divisées, dont elles s'expriment, dont elles chantent... Rien, ni les voyages, ni la vie, ni les dépaysements prolongés, ni la maladie ne sauraient effacer ce sceau d'origine qui scelle le pacte secret et indéfectible que la nature a conclu avec la créature. »

A vrai dire, la théorie se vérifiait sur le visage même du poète ; son béret basque, sa cravate baladeuse, ses lunettes rondes derrière lesquelles brillaient des yeux extraordinairement vifs, trahissaient son appartenance erguélienne, à la fois paysanne et horlogère. Pour ne rien dire de son langage, émaillé d'expressions et de mots du cru, qui ne trouveraient pas grâce devant le puriste (Renfer dit : de suite, vous avez meilleur temps, vous avez la mine tirée, un pantalon de milaine, la bricole — « Et tout le train de la bricole humaine »), mais que nous lui pardonnons d'autant plus facilement que nous, Juras-siens, les utilisons, hélas, tous les jours.

Si donc ce « pacte secret » existe, s'il y a entre le poète et son pays d'aussi solides affinités qu'entre la statue et son moule, la sagesse devrait être de rétablir la communication entre l'homme et ses origines. Si la seule aventure authentique est l'aventure intérieure, c'est en soi et autour de soi qu'il faut chercher les thèmes de son expansion lyrique. Telle est la vérité que Renfer découvre lorsqu'il s'installe pour toujours dans son vallon natal ; et ce projet n'est pas sans rappeler celui de Ramuz revenant de Paris dans son pays de Vaud, décidé à chercher son salut dans les phrases qui auraient le balancement et la couleur du flux et du reflux des vagues sur le rivage du lac, « quelque part entre Cully et Saint-Saphorin ». De même Renfer comprend alors qu'il n'est pas sans exemple de pouvoir rejoindre l'universel à partir du local et s'attache désormais à faire entrer l'Erguel et les Erguéliens dans la littérature. Après avoir fui une patrie jugée trop plate et trop étouffante, il lui rendait, quelques années plus tard, ses sentiments réconciliés.

En fait, la réconciliation souhaitée devait être lente et difficile ; elle ne fut jamais complète. Si Renfer a su voir et exprimer les charmes de la province, il n'a pas pu fermer les yeux sur ses inconvénients. Province, c'est petites vies, petits sentiments, petites passions, petits enthousiasmes, petits soucis, petits caractères, petits desseins. La perpétuelle surveillance, fût-ce la mieux intentionnée du monde, qui s'exerce d'une rue à l'autre, d'une boutique à l'autre, d'un jardin à l'autre, contribue à figer les gens dans des attitudes et des comportements qui sont ceux de leur état social plus que ceux de

leur être essentiel. On s'avance dans sa rue avec un masque, un col dur, une politesse froide. On n'ose pas être soi-même. Souvent Renfer a dénoncé ces travestissements dont lui-même a souffert, assoiffé qu'il était de communion et de fraternité. Les hommes pensent aux combinaisons financières, aux machinations politiques, à leur avancement dans leur cité ou dans leur banque — et ils oublient d'admirer la tendresse des enfants ou le sourire du printemps. Selon les jours, Renfer dut souffrir de cette petitesse envahissante et du contact quotidien avec ses concitoyens. Pourtant, ses actes témoignent de la bonne volonté qu'il mettait à vouloir s'intégrer à la vie locale ; il s'est mêlé aux autres ; il leur a tendu la main ; il n'a jamais joué au poète à l'écart qui tourne le dos à la foule. Cependant, ni dans sa vie publique ni dans son travail au journal, il ne trouva la compréhension qu'il espérait, se heurtant sans cesse à des entêtements qui valaient le sien, à des déterminations qui le fatiguaient, à des procédés qui le choquaient. En tout poète, il y a un besoin de grandeur et un besoin de liberté auxquels la vie n'apporte le plus souvent que des réponses évasives ou de brutales fins de non-recevoir. Le Jura a été dur pour Renfer qui a pu avoir l'impression de mener pendant dix ans son monologue derrière des portes fermées.

Sur notre cérémonie d'aujourd'hui, Werner Renfer s'exprime avec une ironie désabusée et assez sarcastique. Car il l'avait prévue. Il écrit, en effet, dans une de ses chroniques : « La petite ville n'admet pas facilement la supériorité en quoi que ce soit. Ou si elle l'admet, c'est pour en faire un élément décoratif. L'enfant d'une petite ville qui a fait son chemin dans le monde, qui est devenu célèbre, qui a fait une œuvre, est toujours bien accueilli chez lui quelques années après sa mort. On lui dresse volontiers un monument. Sur les manuels, on met : « C'est ici qu'est né tel ou tel, ce grand savant, ce grand poète, ce grand homme enfin... X., sa petite ville, garde un souvenir ému de sa mémoire. » Tout cela semble bien touchant, mais au fond c'est triste. Si le grand homme avait dû vivre dans sa ville, on lui aurait fait des misères à n'en plus finir. »

Des misères à n'en plus finir... Il n'est que de parcourir la correspondance du poète pour savoir à quoi s'en tenir sur les ennuis de toute sorte dont il fut accablé. Petits ennuis, sans doute, au regard de Sirius, mais qui ne sait que les poètes ont la sensibilité à fleur de peau, qu'ils sont ouverts naturellement à toutes les blessures. Le manque d'indépendance dans son travail journalistique, le manque d'argent, la solitude intellectuelle, tout cela le tracasse, l'énerve, le tue à petit feu. Mais plus encore l'étiage moral de la province où il vit, l'absence de confiance dans les entreprises de l'esprit, l'absence de compréhension, le manque d'amitié. Renfer reproche à la province son trop de scepticisme à l'égard des choses qui la dépassent, son peu de confiance généreuse, sa réserve excessive quant aux possibilités de l'homme.

« La province se défend de l'émotion, écrit-il. Elle ne veut pas être émue parce qu'elle a toujours peur de perdre au change. Elle a peur des livres. Elle dit qu'ils rendent fous. Elle a peur d'un geste généreux ; elle croit qu'il cache un calcul. Elle a peur des idées, parce qu'elle ne veut pas lâcher le plancher des vaches pour ce qu'elle appelle les nuées... de l'esprit. Elle a peur de la poésie, parce que pour elle la poésie, c'est du temps perdu, etc., etc. La province ne se livre jamais. Elle ne se livre que si on la violente, la force à se découvrir, à rendre son âme cachée qui sommeille sous la corne. La province ressemble à une île déserte, perdue dans l'océan du monde où l'on respire librement, où l'on aime, chante, espère, croit ! Elle résiste autant qu'elle peut aux flots de beauté qui viennent battre ses bords, elle combat la marée montante des chants inconnus, suborneurs, hallucinants, elle barricade ses maigres vergers contre les moineaux de la tentation, les aigles du désir et de l'aventure... Elle lutte tant qu'elle peut contre la naïveté des choses harmonieuses inventées par l'homme, les belles autos de luxe, les bains de mer, les pyjamas multicolores, les disques Columbia, les poèmes de Léon-Paul Fargue, les wagons Pullmann, les grands raids aériens, la musique d'Igor Strawinsky et les Ballets de Serge de Diaghilew... »

La petite ville, l'étroite patrie, Werner Renfer en a fait un thème de détestation, mais en même temps un thème de délectation. Car je ne pense pas qu'on puisse trouver dans toute l'œuvre de notre poète un seul réquisitoire contre la province, qui ne soit tout aussitôt suivi d'une apologie. Après tout, se disait-il, si la beauté du monde existe, elle ne saurait être faite que d'une accumulation de beautés particulières dont chaque pays, chaque village, chaque être humain possède quelque chose. Il ne saurait y avoir de terrains privilégiés de la poésie, de chasses gardées de l'aventure. Il savait au contraire, pour en avoir fait la cruelle expérience, quels mensonges se cachent souvent sous les grands noms de Ville-Lumière ou de Ville-Eternelle : lutte des égoïstes, méconnaissance des talents, menace de la faim, quotidien de la solitude. Si le provincial imaginaire a besoin d'un dérivatif, qu'il visite les capitales grouillantes, les ports prestigieux : il n'y trouvera jamais que ce qu'il y apporte lui-même, l'élan de son désir. « Il trouverait qu'il peut tout aussi bien vivre ce désir dans la grisaille de sa province. Il lui suffirait pour cela d'être un peu attentif aux choses, aux mots, et de savoir donner à son petit trajet journalier la coloration même de son désir, de savoir en faire un élément de transfiguration quotidienne. »

Le vallon natal dans lequel Renfer revient s'installer à vingt-sept ans lui offre tout de même une certaine sécurité, l'assurance que donnent la présence des parents, le sentiment du sol, la familiarité avec les choses. C'est ce retour que nous commémorons aujourd'hui. Sans lui, il n'est point imprudent de penser que notre poète

se fût perdu dans quelque Bohème du journalisme, de fatigue ou de dégoût, et que son œuvre ne fût pas née. Le pays natal fut son salut. En dépit de la grisaille, il y exerça bon gré mal gré cette vocation de « transfiguration quotidienne », qui donne leur pesanteur d'exaltation et de poésie à des œuvres comme *Hannebarde*, dont le sujet même est le conflit entre le poète et son pays, et comme la *Beauté du Monde*, où ce conflit est dépassé au profit d'un chant pur qui s'appuie sur le local, mais le dépasse du même coup de tout son élan.

Cependant prenons garde que la transfiguration ne s'est pas faite à bon marché, et que les créations poétiques de Renfer sont le résultat d'une lutte de tous les instants, d'une héroïque conquête sur soi-même dont il ne faut pas oublier l'âpreté. « En province, remarque encore Renfer, quand un homme a admis de vivre au niveau de l'humanité pensante et agissante, il doit déployer un effort beaucoup plus grand que dans la ville. Mais il le fait et il s'y tient. Il sait tout ce qu'il a peut-être sacrifié en restant en province, une belle situation, de l'avenir, un nom, des plaisirs, mais il n'en parle plus. Il n'en fait qu'un élément de plus de son équilibre. Il sait quelles exigences la banalité et la médiocrité ambiantes auront pour lui. Il ne les craint pas. Il accepte le compromis de vivre grand dans le plus petit et le plus aveugle des mondes. Sa grandeur, personne ne la verra jamais ; mais il a assez de caractère pour la faire durer par simple devoir envers lui-même. » Ainsi, au fil de la lecture, pourrait-on extraire des nouvelles et des chroniques de notre journaliste une espèce de cours suivi sur le bon usage de la vie provinciale. Et, de ce point de vue, remarquons encore combien Werner Renfer se trace un chemin parallèle à celui de Ramuz — encore qu'il n'y ait aucune influence directe du poète vaudois sur le nôtre, simplement : similitude d'exigences, fondée sur une similitude d'expérience. « Et nous sommes quelques-uns, écrit Ramuz, quand même à en avoir fait l'expérience : quelques-uns qui sont « sortis », et puis qui sont rentrés ; mais qui n'y ont tenu qu'en constituant autour d'eux un coin de territoire à eux, une zone de protection, mise tacitement au bénéfice du principe d'exterritorialité ; — c'est-à-dire qu'ils ne se sont pas conformés. Ils vivent à une autre échelle. Ils sont dans ce pays comme s'ils n'y étaient pas. »

C'est à peu près ce que dit notre Renfer quand il accepte de « vivre grand dans le plus petit et le plus aveugle des mondes ». Cependant son anticonformisme n'est ni aussi détaché ni aussi intransigeant que celui de Ramuz. Il accepte mal les critiques faciles adressées par les gens des villes à ceux de la province ; il se moque des écrivains qui font des romans plus ou moins balzaciens où les provinciaux sont présentés comme une faune d'un autre âge ; il leur reproche de tirer « de nos villages les vices de l'âge de la pierre » et de loger nos amours « dans des forêts peuplées de lémures primitifs »,

pour le simple plaisir de procurer le frisson de la nouveauté aux belles lectrices des salons. Renfer connaît mieux son monde provincial et ses profondes vertus. Dans ses jours d'optimisme, il n'est pas loin de penser que c'est de l'humus provincial que s'élèveront quelque jour les plus belles créations de l'art, les plus originales, les moins frelatées. Et, dans un de ces élans de lyrisme auxquels il se laissait si facilement emporter, il écrit une fois cette page singulièrement généreuse, en guise de défense et d'illustration de la province :

« Ne croyez pas que tous dorment dans nos bourgs bordés dans un lit de mesquinerie et de besoins infâmes. Ceux qui dorment, dorment peut-être d'un sommeil de magie. Et les autres ont les yeux bien ouverts sur des songes qui ne demandent qu'à s'exprimer. Déjà, rien que pour vivre son équilibre quotidien, le provincial exige de son caractère et de son cerveau des efforts qui apprivoisent de beaux dons, la générosité, le courage, la sagesse de se désintéresser des résultats acquis... Ceux qui croient surprendre sur son front des rides prématurées ne savent pas à quelles réserves d'enthousiasme elles correspondent. Quelquefois une de ces têtes enfouies dans les herbes et les branches dédaignées éclate comme une grenade et répand sur les prés ses secrets rayonnants et doux. Et je pense aussi à Léopardi, emmuré dans son Recanatinal. Son génie pur, étincelant, a secoué les capitales. Sa vie brève et obscure n'a eu que sa province pour cadre. Ceux qui s'imaginent encore qu'il ne peut plus rien sortir de bon de Nazareth sont en retard sur le siècle. Ce sont effectivement les seuls paysans de convention qui existent encore. Les autres, les vrais cultivent leurs terres sans rien dire. Mais un jour, avec cette facilité et cette grâce que finit par produire une vie claire vouée à la lutte contre les éléments, ils élèvent leur maison et récoltent leurs moissons. C'est à ce moment que les capitales s'aperçoivent du miracle. Dans cette province perdue et méprisée, sur un rocher solitaire, se dresse le Parthénon... »

* * *

Si l'œuvre de Werner Renfer — ces trois beaux volumes, pleins de sens et de poésie, qui voient le jour aujourd'hui — mérite d'être considérée comme ce Parthénon inattendu que le poète vient d'évoquer, c'est ce que je crois, hélas, objectivement insoutenable. Ce Parthénon, c'est l'œuvre que Renfer aurait faite s'il avait vécu ; c'est l'œuvre à laquelle il a rêvé toute sa vie ; c'est l'œuvre dont la mort nous a privés. Mais ce qui compte, en somme, et ce que cette plaque apposée sur cette maison doit nous rappeler avant tout, c'est l'exemple que cette œuvre nous donne, c'est l'espoir auquel elle invite. Elle nous instruit de ce dont est capable un être, né de notre sol, nourri de notre air et de nos racines, quand le porte le plus haut souci de l'art et une espèce d'héroïsme dans l'entêtement.

Commémorer, c'est se rappeler tous ensemble. C'est faire revivre tous ensemble, par la mémoire et pour la mémoire, quelqu'un qui fut éminemment digne de son pays par tout ce qu'il a ajouté à la conscience que nous pouvons prendre de nous-mêmes. Que Werner Renfer, après un long temps de silence, ait droit enfin aujourd'hui à cette commémoration publique, c'est ce qui ne saurait laisser aucun Jurassien indifférent. Car pourquoi, après tout, sommes-nous là ? Nous sommes là par fierté. Nous sommes là par reconnaissance. Nous sommes là par conviction.

Par fierté, parce que, tout philosophes que nous sommes, nous tenons pour un bénéfice personnel l'heureux coup de dés du destin qui fit naître ici, parmi nous, cet être d'exception, qui a donné à la Suisse romande le rare exemple d'une vie toute sacrifiée à la poésie, et une œuvre dont la richesse force l'admiration. Fierté de clocher peut-être, mais que la circonstance excuse et justifie.

Par reconnaissance ensuite, à cause de tout ce que Renfer ajoute à notre patrimoine littéraire ; parce qu'un peuple n'est digne de ce nom que dès le moment où il se définit et s'illustre par une culture authentique. Autant que l'histoire, la présence de ces êtres qui ont excellé dans les lettres, les sciences ou les arts, contribue à former l'image que la plupart se font d'un peuple, dont les vertus et les singularités se reflètent dans les œuvres d'art comme dans un miroir, dans lequel jouent d'ailleurs également les oppositions enrichissantes. De même que le peuple genevois retrouve des aspects divergeants, mais réels, de sa nature chez Calvin et chez Töpffer, le peuple vaudois, chez Vinet et chez Ramuz, il est réconfortant de constater que le peuple jurassien se trouve signifié à la fois par l'honnêteté et la patience de Virgile Rossel et par l'impatience et la fulgurance de Werner Renfer. Si l'œuvre de notre poète n'est assurément pas un de ces monuments littéraires dont s'honore l'humanité tout entière, elle n'en demeure pas moins, pour nous Jurassiens, une réussite assez exceptionnelle pour que nous la considérions comme un don inégalable ajouté à notre patrimoine.

Nous sommes là enfin par conviction. Je veux dire qu'une œuvre et qu'un exemple comme ceux de Renfer engendrent irrésistiblement le ferme espoir qu'un jour un autre fils de cette terre jurassienne reprendra le flambeau tombé trop tôt des mains du chantre de la *Beauté du Monde*, sacrifiera sa vie et sa vocation, retrouvera le secret d'un chant qui soit à la fois écho de la terre natale et accord avec toutes les terres de tous les hommes, et répondra au vœu de notre poète en édifiant sur quelque un de nos rochers de calcaire, dans la douce lumière d'ici, quelque glorieux Parthénon de pur et incorruptible marbre.

DISCOURS D'ALI REBETEZ

*Madame Werner Renfer et ses deux fils Jacques et Marcel,
Mesdames et Messieurs les membres de la famille Renfer,
Messieurs les représentants des autorités civiles
et ecclésiastiques,
Messieurs les invités,
Mesdames, Messieurs,*

Dans son allocution toute de charme, M. Pierre Olivier Walzer, professeur de littérature française à l'Université de Berne, vient de nous présenter l'homme à la vie mouvementée, l'écrivain et poète jurassien Werner Renfer. Nous remercions M. Walzer qui a su traduire avec tant de délicatesse les sentiments qu'il éprouve et que nous éprouvons.

Si, dans l'ensemble du pays, on semblait avoir oublié les écrits de notre compatriote, l'Institut jurassien des Sciences, des Lettres et des Arts et la Société jurassienne d'émulation gardent pieusement le souvenir de celui dont les œuvres font honneur au Jura.

On nous permettra bien de rappeler ici qu'en 1933, Werner Renfer obtint le prix littéraire de l'Émulation ; qu'à nos assises annuelles de St-Imier, en 1953, M. Pierre Olivier Walzer nous avait déjà présenté une étude très fouillée sur la vie et l'œuvre de Werner Renfer, étude qui fit l'objet d'une plaquette accueillie avec joie et empressement dans tous les milieux littéraires du pays.

Au début de cette année — et récemment encore —, la presse de toute la Suisse romande a salué avec enthousiasme la publication des œuvres de Werner Renfer. Plusieurs revues littéraires du pays et de France ont annoncé cet heureux événement avec joie. Si nous nous abstenons de citer les articles fort élogieux dus à la plume d'écrivains autorisés, nous ne saurions passer sous silence les relations particulièrement flatteuses parues dans la revue littéraire « Présence », de Genève, et la revue « Hortulus », de Saint-Gall.

Nous sommes encore sous le charme du beau récital des œuvres de Renfer, récital préparé avec un soin très particulier par M. Francis Bourquin, instituteur, à Bienne, poète et écrivain connu. Nous disons un très cordial merci à M. Bourquin, tout en exprimant nos félicitations et notre reconnaissance aux deux talentueux diseurs que sont Madame Evelyne Schwab et Monsieur Ber. Tous, Mesdames et Messieurs, vous avez apprécié cette audition bien faite pour placer cette 93^e assemblée générale de l'Émulation dans une atmosphère sympathique et charmante.

Mais ce que vous apprécierez très certainement, c'est la publication des trois beaux ouvrages renfermant les œuvres de Werner Renfer, publication faite sous les auspices de l'Institut jurassien et de l'Emulation.

Nous remercions sincèrement les nombreuses personnes qui, jusqu'à ce jour, nous ont adressé leur bulletin de souscription.

Puisse ce geste aimable servir de rappel à ceux qui auraient oublié de se réserver ces beaux livres, qui devraient avoir une place de choix dans toutes les bibliothèques du Jura. Le moment nous paraît aussi très favorable pour dire nos sentiments de vive reconnaissance au Conseil-exécutif du canton de Berne et spécialement à M. le Directeur de l'Instruction publique pour la subvention qui nous a été accordée. Ce geste d'aimable compréhension est apprécié à sa juste valeur, Monsieur le Conseiller d'Etat.

Quelqu'un dans cette noble assemblée pourrait-il nous fournir la formule qui nous permettrait d'exprimer de façon complète notre gratitude sincère et notre admiration à celui qui fut l'initiateur et la cheville ouvrière de cette sorte de résurrection : M. Pierre Olivier Walzer ? Avec talent, avec enthousiasme et avec ferveur, notre ami M. Walzer a su rassembler les textes — et ce n'était pas chose facile —, agencer les ouvrages pour en faire une publication digne de l'écrivain jurassien dont nous évoquons le souvenir. Une collaboration loyale, cordiale et efficace a permis cette réalisation ; nous en sommes très heureux.

Pour marquer de façon plus tangible encore cette journée du 27 septembre 1958 et pour concrétiser le souvenir de Werner Renfer, nous avons estimé qu'une plaque commémorative devait être apposée à sa maison natale. Elle porte simplement l'inscription :



Puisse cette inscription, placée en face de la statue d'un grand patriote et d'une figure particulièrement attachante, le Doyen Morel, maintenir à jamais le souvenir de Werner Renfer, dans le Jura, dans ce beau Vallon de St-Imier et spécialement à Corgémont.

Avant de conclure, nous tenons à remercier sincèrement Monsieur le Préfet Sunier d'avoir apporté son dynamisme et son dévouement à la réussite de cette belle manifestation. Merci à la Fanfare municipale de Corgémont, qui a bien voulu rehausser l'éclat de cette fête.

Merci à vous, Monsieur le Maire, et à vous habitants de Corgémont, qui êtes accourus vous associer à ceux qui, aujourd'hui, rendent un hommage bien mérité à l'un des vôtres.

Passants, touristes et voyageurs pressés, faites un temps d'arrêt devant cette maison ; vous y lirez le nom de Werner Renfer, poète de talent, écrivain de classe.

Monsieur le Maire, j'ai l'honneur de vous confier la garde de cette plaque du souvenir.